IV.

LOUVAIN. — SON HISTOIRE. — SON ANCIEN CHATEAU. — SON HÔTEL DE VILLE. — SES ÉGLISES. — SES HÔPITAUX ET HOSPICES. — SON UNIVERSITÉ. — SES AUTRES INSTITUTIONS ET MONUMENTS. — SES ENVIRONS. — VALLÉES DU DÉMER ET DE LA GETTE. — WAVRE. — VILLERS. — GENAPPE. — NIVELLES.

En approchant de Louvain, on commence à apercevoir les hauteurs qui avoisinent cette ville du côté du nord, tandis qu'à l'ouest le sol, que traversent le canal et la route de Louvain à Malines, conserve un aspect uniforme. Enfin, après avoir passé la Dyle, après avoir salué du regard la belle église de l'abbaye de *Vlierbeek*, construite par l'architecte Dewez en 1790, et devenue paroissiale depuis vingt-cinq années environ, on s'arrête dans la station de Louvain, au milieu de forts remblais.

La première mention de la ville de *Louvain* dans l'his-

toire remonte au IXe siècle. Vers l'an 884, une horde nombreuse de Normands, qui depuis plusieurs années dévastait la Belgique, vint s'y établir et en fit son centre d'opérations. C'est de là que ces barbares allèrent assiéger Paris, dont les habitants se défendirent avec résolution. Ils avaient établi leur camp sur la hauteur située vers l'est et appelée alors *Loo-veen*, ou hauteur boisée. L'empereur Arnoul de Carinthie, pour mettre un terme à leurs déprédations, vint les attaquer en 895, donna l'assaut à leurs retranchements et leur fit essuyer une défaite complète. On porte à cent mille le nombre des Normands qui périrent frappés du fer ennemi ou noyés dans la Dyle et les marais qui couvraient ses bords.

Un siècle plus tard, un prince de la maison de Hainaut, appelé Lambert, y fixa sa résidence, acquit par mariage la possession du comté de Bruxelles, et devint ainsi le chef d'un petit état qui s'étendait de la Dendre à la Gette, et de Nivelles à Aerschot. Après avoir défendu sa capitale contre les troupes de l'empereur et vaincu l'évêque de Liége à Hougarde, ce prince périt victime de son ardeur guerrière dans le combat livré à Florennes en l'année 1015. Le sixième des comtes de Louvain, Godefroid Ier, ayant obtenu de l'empereur Henri V la dignité de duc de la Basse-Lotharingie, c'est-à-dire de lieutenant impérial dans la contrée entre le Rhin et l'Escaut, Louvain acquit une nouvelle importance ; mais ses maîtres préférèrent le séjour de Bruxelles, et, à partir de la fin du XIIIe siècle, ne firent plus à Louvain que des séjours de courte durée. Cette ville conserva néanmoins le premier rang dans les assemblées des villes brabançonnes, et tous les ducs, jusques et y compris les archiducs Albert et Isabelle, y furent inaugurés.

Les priviléges obtenus par ses habitants avaient de bonne heure donné un grand élan à leur industrie. Au moyen âge, on évaluait leur nombre à 200,000 âmes (chiffre qui devrait, à ce qu'il semble, être réduit de moitié, ce qui serait encore très-considérable), et on comptait parmi eux des milliers de tisserands. On rapporte même que le nombre des ouvriers y était si grand, qu'il fallait sonner la cloche à midi, au moment où ils retournaient chez eux, afin que les parents retirassent leurs enfants des rues. La puissance des métiers amena des guerres civiles, qui se terminèrent par l'exil des plus audacieux artisans. Des dissensions terribles durèrent presque sans interruption de 1360 à 1383.

L'officier du souverain ou mayeur, appelé Pierre Coutrel, fut le premier auteur de ces divisions. Il voyait avec jalousie la toute-puissance des sept familles patriciennes, associations composées des bourgeois nobles et en possession de donner des magistrats à la ville. Il souleva contre elles les métiers en réclamant pour ceux-ci une part dans la magistrature. Une insurrection renversa en 1360 l'ancien gouvernement municipal. Le duc Wenceslas réunit l'année suivante une armée pour réduire Louvain, mais on obtint par des négociations son adhésion à la révolution. Les troubles continuèrent toutefois et amenèrent un nouveau siége qui se termina, le 8 février 1362, par un accord à peu près semblable au précédent. Coutrel, qui s'était rendu odieux, quitta la ville et alla demeurer au village d'Asten en Campine. Après avoir été déclaré ennemi de la patrie par ses adversaires redevenus dominants, il fit la paix avec eux et cessa de prendre part aux troubles qui ensanglantaient Louvain.

Ces déchirements renaquirent quelques années plus tard,

lorsque la captivité du duc Wenceslas, fait prisonnier à Bastweiler par le duc de Juliers, puis la mauvaise administration de ce prince prodigue, soulevèrent le Brabant. Les Gantois étaient à cette époque en guerre avec leur comte ; les Louvanistes firent alliance avec eux et rétablirent dans leur ville le gouvernement populaire. Le duc, alors en France, revint en hâte dans ses états ; mais voyant peu d'espoir de réduire par la force sa ville principale, il lui fit de grandes concessions le 8 septembre 1378. La paix ne fut acceptée par les patriciens ou membres des lignages qu'avec répugnance ; la plupart se tinrent éloignés de leur ville natale et ne cessèrent d'entraver le commerce de leurs compatriotes ; de cruelles et sanglantes représailles avaient déjà été exercées, lorsqu'on apprit à Louvain le meurtre du maître de la commune, Jean de Leyden, assassiné par le chevalier Jean de Calster. L'irritation fut aussitôt à son comble ; on se saisit de plusieurs patriciens qu'on soupçonnait d'avoir eu part à cette mort et on les enferma à l'hôtel de ville. Le 16 novembre 1379, le peuple se réunit en armes, entra en tumulte dans la maison communale, et en précipita par les fenêtres les prisonniers au nombre de seize. Le duc voulut tirer une vengeance éclatante de ces attentats, mais les seigneurs et les villes parvinrent à conclure un accord qui condamnait les auteurs de ce massacre à un pèlerinage à l'île de Chypre, et les assassins de Jean de Leyden à un bannissement perpétuel hors de Louvain. La lutte entre les deux partis continua cependant ; enfin le duc profita de la terreur inspirée par la bataille de Roosebeke, gagnée par le roi de France sur les Gantois ; il réunit une armée formidable, assiégea Louvain et la força à la soumission (janvier 1383).

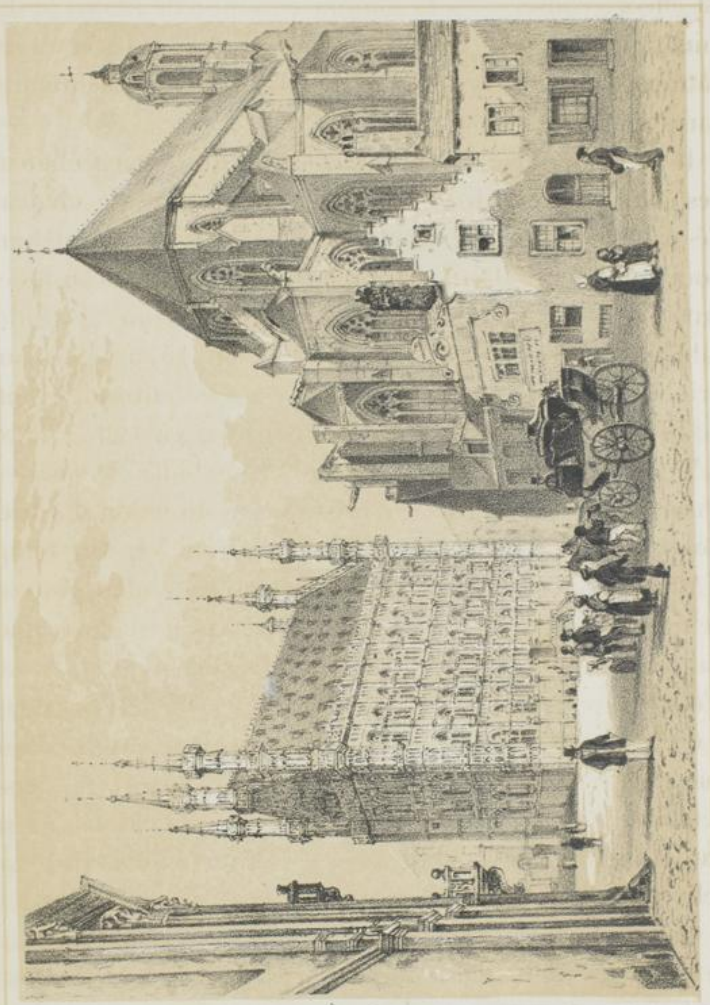
La ville de Louvain ne se releva jamais du coup funeste que lui porta ce long enchaînement de révoltes, de siéges, de paix achetées à prix d'argent; un grand nombre d'artisans furent bannis et portèrent en Angleterre leur expérience dans l'art de fabriquer des étoffes. D'autres parcoururent longtemps le pays, et, sous le nom de *Sangliers*, dévastèrent ses campagnes; mais poursuivis à outrance, ils périrent successivement ou s'éloignèrent. Pour arrêter la décadence de Louvain, Jean IV, grand ami des lettres, la dota en 1426 d'une université, depuis quatre siècles son principal titre de gloire. Son commerce, pour lequel la commune a fait construire en 1750 le beau canal qui va rejoindre le Rupel, consiste principalement en grains et en bière, dite de Louvain, dont il s'exporte des quantités considérables. Sa population, qui n'a jamais rempli la vaste enceinte construite au XIV^e^ siècle, et qui dans les derniers siècles allait toujours en déclinant, s'élève aujourd'hui à 24,600 âmes.

Dans plusieurs occasions, les Louvanistes ont fait preuve d'intrépidité. Le général gueldrois, Van Rossem, qui parcourut le Brabant en 1543 avec un corps de troupes peu considérable, sans qu'on se présentât pour le combattre, les attaqua inutilement; en 1582, un assaut donné au milieu de la nuit par les garnisons calvinistes des villes voisines n'eut pas plus de succès; en 1635, une armée considérable de Français et de Hollandais, conduits par le prince Frédéric-Henri de Nassau, un des plus habiles guerriers du temps, ne put s'emparer de la ville, dont la défense couvrit de gloire le commandant Grobbendonck. Enfin en 1710 le partisan français Dumoulin, qui avait pénétré à l'improviste dans l'ancienne capitale du Brabant, fut repoussé par

les bourgeois. En récompense de ce fait d'armes, l'empereur Charles VI éleva à la dignité de vicomte le bourgmestre Vandevenne et donna à la ville une clef d'or qui est encore conservée à la maison communale. Sous la domination française, on avait établi à Louvain, dans un des bâtiments de l'Université, un hôtel des invalides qui disparut en 1814.

Il ne reste plus que de faibles restes de l'ancien château des comtes et des ducs, appelé vulgairement le château César, parce que la tradition lui donne ce conquérant pour fondateur. Il est plus que probable que les comtes en ont jeté les premiers fondements. Des travaux considérables y furent exécutés en 1177 et en 1375; plusieurs princes y furent retenus prisonniers, entre autres le comte de Hollande, Thierry, vaincu à Heusden en 1203; le roi Édouard III d'Angleterre y passa l'hiver de 1339; Charles-Quint et ses sœurs y furent élevés sous la direction d'Adrien Boyens, depuis pape sous le nom d'Adrien VI. Du temps d'Albert et d'Isabelle, alors que Puteanus en était gouverneur, le château était encore entretenu avec quelque soin; dans la suite, on le laissa tomber insensiblement en ruine. L'empereur Joseph II le fit démolir en 1785 et en aliéna l'emplacement. L'église voisine de Saint-Jean, annexe d'une maison de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, fut aussi détruite en 1799 et 1801. La colline sur laquelle s'élevaient l'un et l'autre de ces édifices, et de laquelle on jouit d'une belle vue sur le canal, a perdu ainsi tous ses ornements.

Qui n'a entendu parler de l'Hôtel de Ville de Louvain, ce gracieux bijou d'architecture gothique? Ses trois côtés extérieurs offrent un rez-de-chaussée assez élevé et deux rangées de fenêtres; entre chaque fenêtre est une saillie



HÔTEL DE VILLE A LOUVAIN

chargée de feuillages, de niches et de figurines d'un travail exquis. Six légers clochetons surmontent les façades latérales. Une restauration intelligente, dirigée par M. Everaerts, et commencée en l'année 1828, rétablit peu à peu dans son état primitif ce chef-d'œuvre de pierre, dont la construction, commencée en 1447 et achevée en 1463, a coûté 32,786 florins.

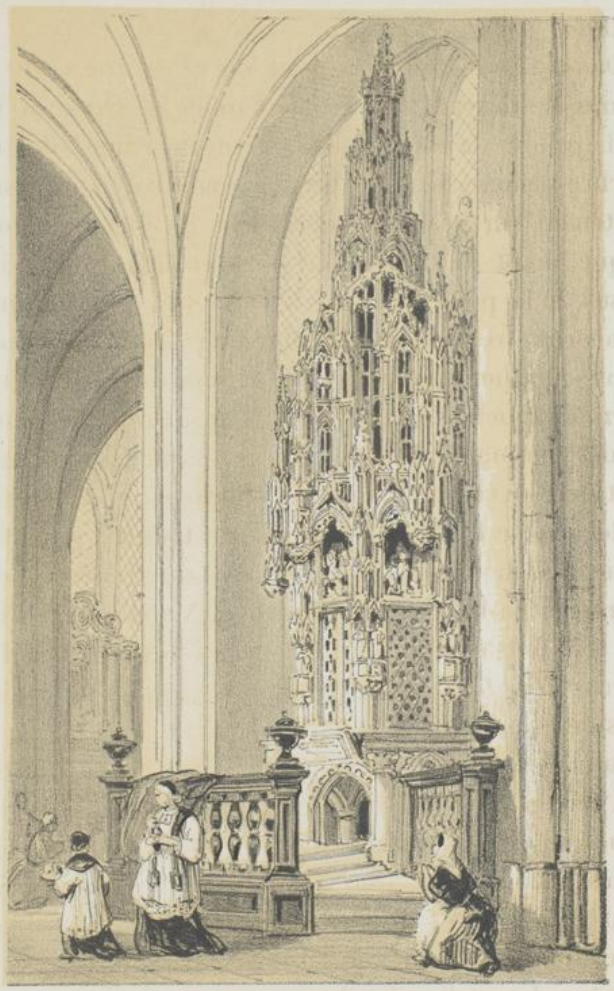
A l'intérieur de l'Hôtel de Ville on remarque le plafond de la salle de réception, représentant la Passion. Dans une salle du second étage, on a réuni un petit musée, riche par le mérite des toiles qui le composent. On y voit entre autres une Sainte Famille de Crayer; le Christ, saint Pierre et saint Paul, de Coxie; deux portes avec portraits du même; des fleurs et fruits de Seghers; les deux Avares, copie de Matsys; deux beaux portraits de Vanderhelst d'Amsterdam; une Élévation de la Croix attribuée à Van Dyck, etc. On y conserve aussi le plan original sur parchemin et le plan en miniature en pierre des immenses tours qui devaient couronner l'église de Saint-Pierre et qui n'ont jamais existé qu'en projet.

L'église de Saint-Pierre, dotée d'un chapitre par le comte Lambert II vers l'an 1040, est un beau vaisseau construit aux XIV^e^ et XV^e^ siècles. C'est une des basiliques belges les plus riches en œuvres d'art remarquables. Le portail dit des Longs Escaliers est un chef-d'œuvre de sculpture en bois; la chaire, travaillée par Bergé en 1742 pour l'abbaye de Ninove, mérite les regards des curieux; le jubé placé devant le chœur, formé de trois arcades soutenues par quatre colonnes, offre un riant modèle de l'art au moyen âge; les orgues, construites en 1654, sont au nombre des meilleures du pays; les portes en fer du

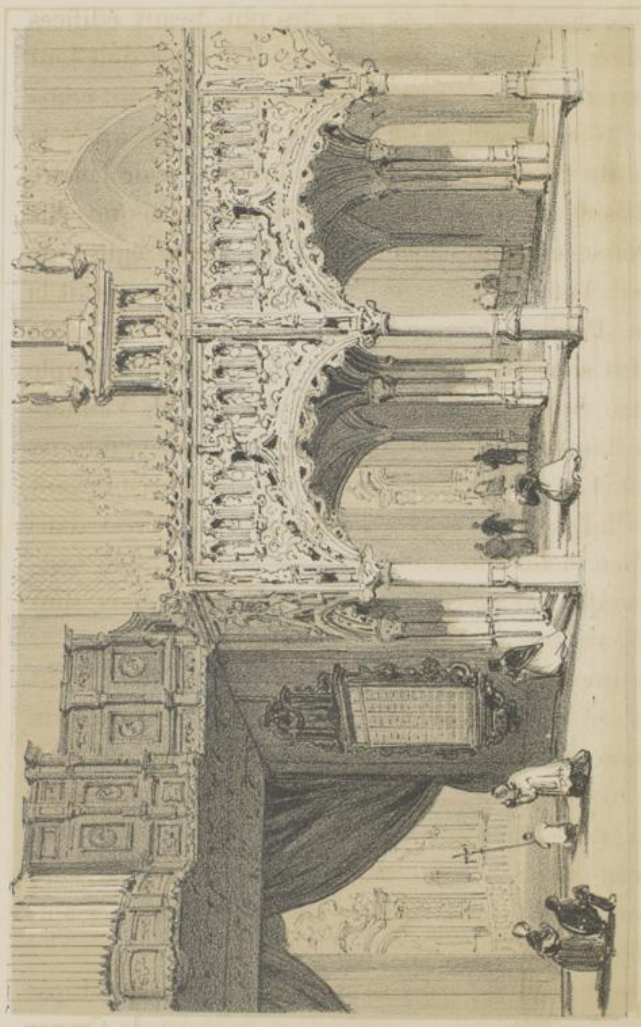
chœur, exécutées en 1811 par Goemans, passent pour un chef-d'œuvre. Devant le jubé est suspendu un magnifique lustre en fer, exécuté au marteau par Quentin Metsys.

Dans le pourtour du chœur on remarque : une Sainte Trinité de Crayer, une Sainte Famille de Quentin Metsys; la chapelle de la communion, fermée par une balustrade en marbre blanc ornée de rinceaux, œuvre de Duquesnoy, et contenant un gracieux tabernacle en forme de tour gothique, haut de trente-cinq pieds et datant de 1433. Au-dessus de la porte de la sacristie on voit trois antiques qui paraissent être de l'école de Memling; dans la chapelle de Sainte-Agathe, le mausolée des femmes du duc Henri Ier, en pierre de touche; à l'autel de la Vierge, une des plus belles statues que nous ait léguées le XVe siècle. Citons encore le baptistère en cuivre, le carillon, l'horloge qui date de 1462, la cloche dite Philippe ou cloche du tocsin, pesant douze milliers, et nous aurons énuméré ce que renferme de plus intéressant la basilique de Louvain. N'oublions pas de dire que les sujets de cette église appelés les hommes de saint Pierre (*Homines sancti Petri, Peetermans*) jouissaient jadis de grandes prérogatives.

Sainte-Gertrude, ancienne chapelle ducale, fut donnée en 1206 par le duc Henri Ier à une congrégation de chanoines réguliers de Saint-Augustin, et érigée en paroisse en l'année 1252, ainsi que Saint-Michel, Saint-Jacques et Saint-Quentin. Sa flèche, construite par la corporation des drapiers et achevée le 19 novembre 1463, s'élève avec élégance. Les stalles du chœur, en bois de chêne et sculptées dans le goût de la renaissance, sont regardées comme les plus belles du royaume. On admire encore à Sainte-



LE TABERNACLE DE St PIERRE A LOUVAIN.



Gertrude quelques beaux mausolées et un Christ à la Croix de Crayer.

L'église de Saint-Michel est un des plus beaux édifices qu'ait bâtis l'ordre des Jésuites, auquel l'Europe doit tant de constructions somptueuses et imposantes ; elle fut commencée en 1650 et achevée en 1666. En 1778, après la suppression du couvent, qui était le plus ancien de l'ordre aux Pays-Bas et qui possédait une riche bibliothèque, elle devint paroisse en remplacement de la vieille église de Saint-Michel, bâtie en 1165, et dont la caducité exigeait la suppression. Pendant le court règne des républicains français, elle fut successivement temple de la Raison, temple dédié à l'Être Suprême et temple de la Loi. M. Vanderschrieck de Louvain a donné à cette église quatre tableaux modernes : le Christ mort, par Wappers ; un Christ devant Pilate, de Philippe Van Brée ; une Descente de Croix dans le goût italien et un Christ en Croix de Mathieu. Les confessionnaux qui garnissent les bas côtés des nefs sont dignes de remarque.

Saint-Jacques-aux-Joncs (*Ter-Biest*), dont la tour est romane, la nef ogivale et le chœur moderne, renferme un précieux tabernacle en forme de tourelle gothique, construit en 1568 et copié de celui de Saint-Pierre ; des fonts baptismaux en cuivre de l'an 1467 et plusieurs bonnes toiles, parmi lesquelles on cite : la Conversion de saint Hubert, par Crayer, avec figures de De Vaddere et animaux de Boel.

Saint-Quentin, située sur une colline et dont Juste-Lipse a trop exalté l'architecture, contient un tableau de Crayer représentant la Vierge et quelques saints ; un antique, la Cène et une bonne statue de la Vierge.

L'ancienne église des Dominicains, aujourd'hui paroisse de Notre-Dame, est un beau temple d'un gothique très-pur, bâti par le duc de Brabant, Henri III, dans une île de la Dyle. Ce prince voulut y avoir son tombeau, que des ouvriers détruisirent en 1805. Il n'y a d'autre objet à citer que les stalles gothiques.

L'église du Béguinage, commencée en 1305, contient quelques belles tombes et deux ou trois vieux tableaux, parmi lesquels on loue fort celui qui représente la généalogie de la Vierge.

Il y a à Louvain un riche hôpital, dont les commencements remontent à des temps très-reculés. De grands travaux de reconstruction y ont été commencés en 1839 et n'y ont laissé debout qu'une vieille porte romane. Entre autres fondations, on cite : plusieurs hospices pour les vieillards des deux sexes ; l'hospice des Orphelins, fondé en 1648 par le professeur Jacques Van Santvoort ; celui des Orphelines, dit École sainte ; celui des Enfants trouvés, qui remonte à l'an 1439.

L'Université, dotée de grands priviléges par son fondateur Jean IV et par le pape Martin V, se composait de cinq facultés, dites des arts, de théologie, des lois, du droit canon et de médecine. A chacune d'elles étaient attachées des pédagogies ou fondations particulières, dont le nombre s'élevait à quarante-deux. Le corps professoral avait pour chefs le recteur, élu pour un trimestre ; le chancelier, prévôt de Saint-Pierre, et le conservateur des priviléges, emploi conféré d'ordinaire au prévôt de Sainte-Gertrude. L'Université, érigée dans le but de retenir dans le pays les jeunes Belges qui allaient s'instruire à Paris et à Cologne, devint bientôt célèbre et brilla surtout d'un

grand lustre au temps de Juste-Lipse, alors que les élèves s'y comptaient par milliers. On sait de quels honneurs y étaient entourés les *primus* ou lauréats. Ses professeurs s'étant montrés hostiles aux innovations de Joseph II, ce prince la mutila et transféra quelques cours à Bruxelles. La révolution brabançonne avait rétabli l'ancien état de choses, quand survint l'invasion française. Abolie par décret du 4 frimaire an VI, l'Université fut rétablie par un arrêté du roi Guillaume, en date du 25 septembre 1816, établissant trois institutions de ce genre dans les provinces méridionales. Supprimée une seconde fois lors de la loi sur l'enseignement supérieur, qui a réduit à deux le nombre des universités du gouvernement, elle s'est relevée bientôt sous le patronage du clergé, qui créa à Malines, en 1834, une institution de ce genre, transférée à Louvain en 1836. Plus de 600 élèves suivent aujourd'hui les cours de l'Université catholique.

On doit placer au premier rang des locaux occupés par elle les Halles, bâtiment dont une partie fut construite en 1317 pour servir de bazar aux drapiers, et qui, cédé à l'Université en 1679, fut en partie reconstruit dans les années suivantes.

Les colléges du Pape, des Philosophes ou du pape Adrien VI, du Saint-Esprit, du Faucon, etc., se distinguent par l'étendue et la somptuosité de leurs bâtiments. Dans un mur du collége Ten-Daele sont placés les loups qui surmontaient autrefois la porte de la vieille enceinte de la ville, à laquelle ils avaient donné leur nom. Ce sont des morceaux de sculpture d'un travail grossier, mais curieux à cause de leur ancienneté.

La Bibliothèque publique, fondée en 1636, placée pen-

dant quelque temps aux Halles, est établie depuis l'année 1723 dans un local qui appartint d'abord aux drapiers, servit ensuite d'arsenal à la commune et fut enfin cédé aux états de Brabant, qui y élevèrent une belle salle longue de 185 pieds, ornée de statues et de portraits. La collection de livres imprimés qui s'y trouve est la plus considérable du pays.

L'Université de Louvain a longtemps été pour la Belgique une pépinière de savants; parmi ceuxqui reçurent le jour dans cette ville, on remarque les historiens Pierre Van Dieven ou Divaeus, mort en 1581, et Florent Vanderhaer ou Haraeus, mort en 1634; le médecin Réga; l'astronome Cornélius Gemma, mort en 1579; le jurisconsulte Van Espen, mort en 1728. Divaeus nous a laissé une histoire de sa patrie à laquelle on n'a jusqu'à présent que bien peu ajouté; Henri-Joseph Réga, mort en 1754, fut l'un des premiers médecins de son siècle, et celui qui le premier a étudié avec soin les rapports intimes des différentes parties du corps humain.

Il y a encore à Louvain un athénée ou collége communal, une académie des beaux-arts érigée en 1800, un jardin botanique, une salle d'anatomie, un cabinet de physique, de chimie et d'histoire naturelle. Parmi les collections particulières, qui sont en assez grand nombre, on place au premier rang le cabinet de tableaux de M. Vanderschrieck, riche en toiles de nos grands maîtres, ainsi qu'en productions des artistes de la nouvelle école flamande, dont M. Vanderschrieck est le généreux protecteur. M. Meynaerts possède une fort belle collection de médailles et de monnaies.

Les remparts de Louvain, dont la construction datait

des années 1356 et suivantes, ont disparu pour faire place à de beaux boulevards. La plupart des portes ont aussi été remplacées par de nouveaux bâtiments. La construction du canal pendant les années 1750 à 1752 a changé la face de tout un quartier. Son vaste bassin, les quais et les belles maisons qui les encadrent, dominées par la hauteur du château César, forment un coup d'œil pittoresque.

Nous terminerons en mentionnant la belle place du Peuple, pavée en 1819; la promenade dite le jardin de Saint-Georges; la Table Ronde, sur le Marché, bâtiment bâti en 1829 sur l'emplacement d'un ancien édifice qui servait autrefois de lieu de réunion aux serments et aux chambres de rhétorique; la salle de danse de Frascati, une des plus belles de la Belgique, construite en 1806; la fabrique monstre des brasseries belges; enfin le manége de la caserne de cavalerie.

En quittant l'ancienne métropole de la science en Belgique pour se rendre dans les parties orientales du pays, le railway entre dans une contrée plus montueuse et moins peuplée, où les ondulations du sol ont nécessité des courbes nombreuses et rendu indispensable la construction d'un tunnel long de 990 mètres. Dans cette partie de son parcours, la voie ferrée sépare les immenses plaines du Brabant Wallon, si riches en céréales, du canton s'étendant vers le Démer et appelé le *Hageland* ou pays des Haies. Ici le sol est peu fertile, sablonneux et couvert de bois.

Le premier lieu remarquable qu'on rencontre entre Louvain et Tirlemont est l'abbaye de *Parcq*, fondée en 1131 par le duc de Lotharingie, Godefroid Ier, encore occupée par quelques religieux. Son église, qui s'élève à l'extrémité d'une gracieuse ligne d'étangs, renferme un beau monu-

ment en l'honneur des anciens abbés. Plus loin est *Roosebeck*, où les troupes espagnoles vainquirent en 1576 le bailli du Brabant Wallon, Jean de Glymes, commandant un corps d'étudiants et d'habitants de Louvain. Enfin après avoir traversé le tunnel et entendu le bruit infernal que produit le convoi en fuyant dans cette voie ténébreuse, on aperçoit sur la hauteur à gauche le village de *Cumptich* et sa nouvelle église, voisins de Tirlemont.

A quelque distance de Louvain, sur les bords de la Dyle, du côté de Wavre, est situé le beau château d'*Heverlé*, résidence du noble chef de la famille d'Arenberg. Après avoir longtemps appartenu aux chambellans héréditaires de Brabant, ce manoir devint la propriété des Croy et fut rebâti par l'un d'entre eux, Guillaume de Chièvres, gouverneur de Charles-Quint. L'ancienne église des Célestins, fondation des Croy, renfermait de magnifiques tombes que le duc actuel a fait transporter dans son palais de Bruxelles et remplacer par de nouveaux monuments. Le beau bois de Meerdael, aux sites pittoresques, aux drèves séculaires, augmente la beauté de ce splendide domaine.

A l'ouest de Louvain on trouve *Ter-Banck*, autrefois léproserie, et la *Montagne de Fer*, côte très-rude où se sont livrés de sanglants combats. Vers le nord on rencontre *Wesemael* et *Rotselaer*, jadis résidences, le premier des maréchaux héréditaires de Brabant, le second des sénéchaux héréditaires. On cultive encore la vigne à Wesemael dans les biens du duc d'Ursel, et à Rotselaer on voit la vieille tour de *Terheyden*, aux sept étages superposés.

Sur les bords du Démer est situé *Aerschot* (3,895 hab.),

où les habitants montrent, comme datant du temps des Césars de Rome, la tour d'Aurélien, appelée ainsi par corruption d'Orléans, parce que des princes de la maison de France et de la branche d'Orléans ont été seigneurs d'Aerschot au xv^e^ siècle. L'église est d'un beau gothique et date de l'an 1331 ; le chœur a été commencé en 1537 par l'architecte Jacques Pickart. Jadis une haute flèche couronnait la tour carrée de cet édifice et s'élevait à la hauteur de 400 pieds, mais elle tomba en 1572. Le jubé et les stalles, sculptées avec élégance, un tableau de Crayer, l'Adoration des Mages, et une belle toile de Verhaegen, à l'autel Sainte-Anne, sont aujourd'hui les plus remarquables de ses ornements.

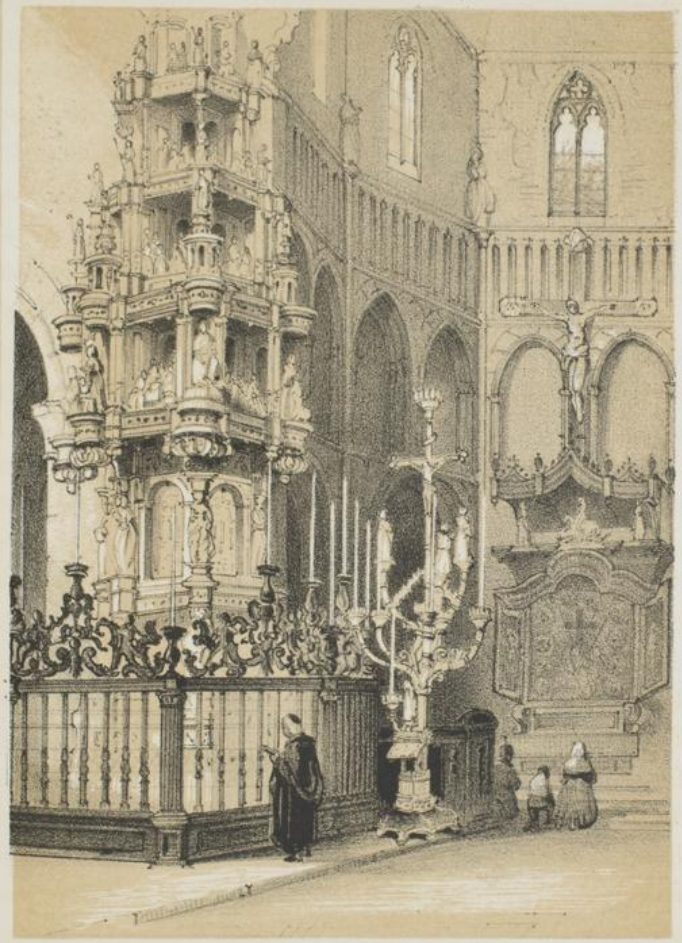
Sur la même rivière, le beau château de *Schoonhoven*, à M. le comte Vandernoot, et la petite ville de *Sichem*, attirent successivement les regards du voyageur. Dans un pâturage voisin de cette dernière est une vieille tour isolée, haute de 126 pieds sur 130 de circonférence, et revêtue à l'extérieur de grosses pierres brunâtres. Les murs, épais de quinze pieds, datent, à ce qu'il paraît, du xiii^e^ siècle. Cette construction dépendait sans doute du château des seigneurs de l'endroit.

Sur une hauteur qui domine le pays d'alentour, *Montaigu* (en flamand *Scherpenheuvel*) montre sa riche église, couronnée d'un dôme, et dont la construction, achevée en 1627, coûta plus de 300,000 florins. On y voit une belle tête sculptée du Christ et sept tableaux de Van Loon, représentant la Vie de la Vierge. C'est un lieu de pèlerinage très-renommé depuis le commencement du xvii^e^ siècle ; la ville date du même temps et fut fondée par l'archiduc Albert et l'infante Isabelle.

Diest (7,300 hab.), qui depuis la séparation de la Belgique et de la Hollande a acquis une grande importance stratégique, a été entourée depuis quelques années de fortifications considérables. C'était anciennement une baronnie qui passa à la fin du xv^e^ siècle dans la famille de Nassau. La fabrication de draps communs y est assez active, et on y brasse une qualité de bière renommée. Les principaux édifices sont l'église de Saint-Sulpice, ancienne collégiale, où est enterré Philippe d'Orange, fils de Guillaume le Taciturne, mort en 1618; l'église du Béguinage, etc. A Diest est né le savant orientaliste Nicolas Clénard, mort à Grenade en 1542. A quelque distance de cette ville, sur le chemin qui conduit à Westerloo, dans la province d'Anvers, est *Averboden*, abbaye de Prémontrés dont la fondation remonte aux premières années du xii^e^ siècle.

En quittant les bords du Démer pour suivre ceux de la Gette, on arrive à *Léau*, autrefois une des sept villes principales du Brabant, boulevard du pays du côté de l'évêché de Liége, aujourd'hui village peuplé de 1,550 habitants. Il ne reste plus rien de sa forteresse ou prison d'état qui a été plus d'une fois assiégée. L'église de Saint-Léonard contient un beau tabernacle en pierre, orné de figurines et de bas-reliefs représentant des épisodes de l'Ancien Testament. C'est un don fait par Martin Van Wilre, seigneur d'Oplinter, mort en 1558, et par sa femme. Il y a près de Léau un lac d'une grande étendue, entouré de marais. On a tout récemment entrepris de le mettre à sec.

Tirlemont (8,360 hab.), sur les bords de la Gette, sur la route de Bruxelles à Liége, est une ville bien bâtie et



TABERNACLE DE L'ÉGLISE DE LÉAU

le centre d'un grand commerce en produits agricoles. C'est à ses habitants que fut donné en 1164 le plus ancien privilége connu en Brabant ; le duc Godefroid III y confirme leurs antiques libertés. Tirlemont prit plus tard un grand développement, et son immense enceinte en fait foi ; mais de grands malheurs vinrent ensuite l'accabler ; elle fut pillée en 1507, mise à plusieurs reprises à contribution pendant les troubles du XVI^e^ siècle, et cruellement saccagée en 1635 par l'armée coalisée de France et des Provinces-Unies. De son immense enceinte, toute la partie au sud du railway ne contient que peu de maisons. Les portes sont pour la plupart anciennes.

Depuis quelques années la ville de Tirlemont s'est beaucoup embellie ; on a reconstruit l'hôtel de ville, l'hôpital, dont la fondation date du XIII^e^ siècle, l'hospice du Béguinage. On y voit en outre deux antiques églises, Saint-Germain et Notre-Dame-du-Lac ; la première est remarquable par son antique et massive tour, construction du XII^e^ siècle ; la seconde, sur le Marché, fondée en 1298 et rebâtie au XV^e^ siècle, est restée inachevée. Les chanoines de cette église pouvaient se marier, mais il leur était défendu de s'allier en secondes noces ; sinon ils perdaient toute participation aux revenus de la communauté et prêtaient, dit-on, serment de ne pas révéler les secrets du chapitre. Il y a à Tirlemont une caserne de cavalerie.

Sous le chemin de fer, à proximité de la station de Tirlemont, passe une chaussée qui conduit à Jodoigne et de là à Charleroy, en côtoyant longtemps la grande Gette. De ce côté on rencontre *Hougarde* (3,500 h.), ancienne enclave du pays de Liége, aujourd'hui renommée pour ses bierres ; *Jodoigne*, en flamand *Geldenaken* (3,300 h.),

jolie petite ville dont les principaux ornements sont : l'église de Saint-Médard, jadis dépendante de l'ordre du Temple, et le château où les ducs de Brabant faisaient autrefois, dit-on, élever leurs enfants, à cause de la salubrité de l'air qu'on y respire.

Aux environs, on remarque le beau château de M. Vandenbossche, jadis abbaye d'*Heylissem ;* le village d'*Orp-le-Grand,* où se retira et mourut la maîtresse de Pepin de Herstal, Alpaïde, mère de Charles-Martel ; les grottes de *Folx-les-Caves,* vastes excavations creusées dans le sol et qui doivent, à ce qu'il paraît, leur origine aux travaux des Romains pour l'empierrement des voies de la Hesbaye.

Ce qu'il y a de remarquable dans ces cantons, c'est un grand nombre de tombes appelées vulgairement tombes romaines. Bien que quelques-uns de ces monuments funéraires appartiennent en effet à des généraux de cette nation, le plus grand nombre, néanmoins, doit son origine aux peuplades franques qui se fixèrent dans ces contrées presque désertes à l'époque où l'empire romain penchait vers sa ruine.

Les plus connues de ces tombes sont celles de *Middelwinden,* dont une vieille tradition fait la sépulture de trois nobles vierges. Elles sont situées près de Tirlemont, dans la plaine de Racourt, où se sont livrées deux sanglantes batailles, connues sous le nom de Neerwinden. En 1692, le maréchal duc de Luxembourg vainquit en ces lieux le prince d'Orange, Guillaume III, roi d'Angleterre et stathouder de Hollande ; en 1793, les Français, sous la conduite de Dumouriez, y furent à leur tour défaits par le prince de Saxe-Cobourg, commandant l'armée autrichienne.

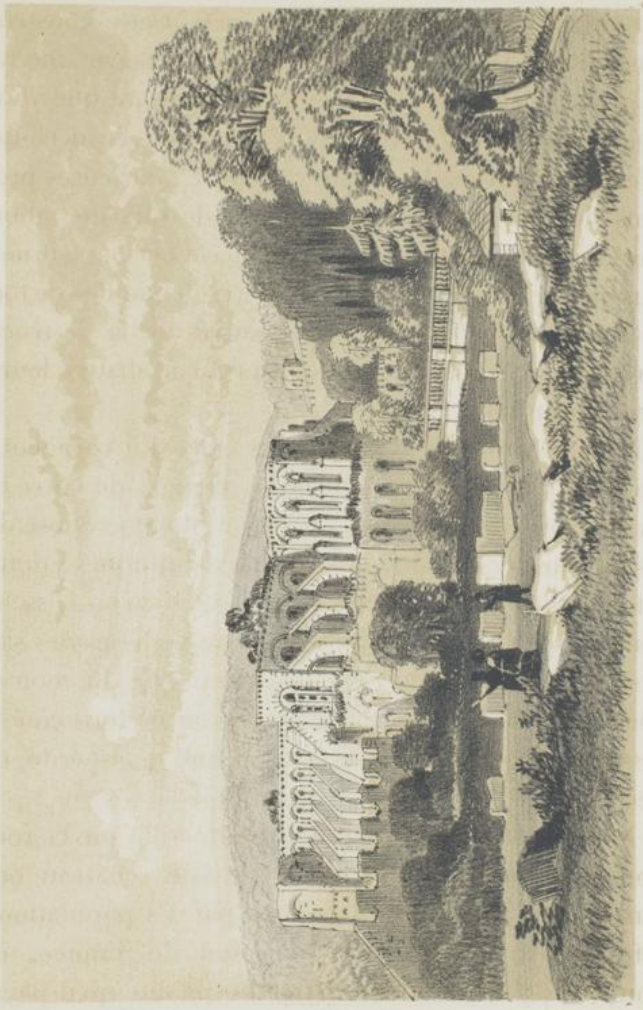
Le bourg de *Perwez* et de nombreux châteaux, les uns en ruine, comme *Walhain;* les autres encore debout, tels que *Bonlez, Corroy, Hévillers,* occupent la contrée entre Jodoigne et la Dyle. Sur les bords de cette rivière est située *Wavre* (5,200 h.), petite ville florissante, où un violent combat se livra, le jour même de la bataille de Waterloo, entre un corps prussien et les généraux français Grouchy et Vandamme. Ceux-ci étaient victorieux et s'apprêtaient à marcher sur Bruxelles, quand ils apprirent la défaite de l'Empereur. L'église de Notre-Dame de Basse-Wavre, ancien prieuré dépendant de l'abbaye d'Afflighem, est toujours un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

Au milieu d'une vaste forêt qui s'étend sur les deux rives de la Dyle, en amont de Wavre, se cachent les ruines imposantes de l'abbaye de *Villers,* fondée en 1147, et le premier établissement de l'ordre de Cîteaux en Brabant. Rien de plus romantique que ces débris d'un autre âge, pittoresquement assis dans une charmante vallée et dérobés à tous les regards par des hauteurs boisées. Ces restes muets et solitaires empruntent un nouveau charme à leur isolement. Seul, l'ancien moulin abbatial, transformé aujourd'hui en une scierie de marbre, est habité par une famille qui montre les ruines aux voyageurs. Combien est imposant le vaisseau de l'église, long de 250 pieds et construit en entier dans le plus pur style ogival! Ce bel édifice, consacré vers l'an 1272, renfermait autrefois la sépulture de deux ducs de Brabant, de Henri II qui refusa la couronne impériale, et de Jean III qui brava à deux reprises une coalition formidable; on chercherait vainement aujourd'hui quelques restes des monuments élevés à ces deux princes; le sol a été retourné en tous sens, et les voûtes, qui

s'écroulent successivement, l'ont couvert de leurs débris. La façade en pignon qu'on voit vers la gauche, à quelque distance de l'église, est celle d'un bâtiment qui, selon la tradition, a servi de chapelle aux premiers religieux, et qui depuis fut converti en brasserie. Cette construction massive est à l'intérieur divisée en deux nefs par une rangée de grosses colonnes cylindriques, supportant une voûte en plein cintre. Vers la droite on trouve un beau cloître, le réfectoire d'hiver, le grand réfectoire, curieuses productions de l'art gothique. Du splendide quartier abbatial, élevé dans la première moitié du siècle dernier, il ne reste plus qu'une longue suite de bâtiments dépouillés de toiture, de fenêtres, de charpente, et sauvés de la destruction, parce qu'on n'aurait eu aucun profit à abattre leurs immenses murailles.

Nous ne saurions assez engager ceux qui voyagent pour s'instruire, ou ceux qui aiment les vestiges de notre passé, à visiter les ruines de Villers. Il y a quelque chose de saisissant dans ces chaînons d'arceaux gothiques, dont il se détache tous les ans quelques pierres, et qu'on laisse abandonnés aux vents, à la pluie, aux intempéries des saisons. Quel contraste avec l'ancienne splendeur du monastère, dont les domaines s'étendaient au loin de tous côtés! Une désolation complète a succédé à une prospérité de six siècles.

Non loin de là est *Genappe*, petite ville sur la route de Namur à Charleroi. Il y avait là jadis un château ou prison d'état. Les Juifs, menacés par les populations, s'y réfugièrent en 1308. Le dauphin de France, depuis Louis XI, y reçut en 1456 une hospitalité qu'il paya bien mal par la suite; son séjour à Genappe donna naissance aux



LES RUINES DE L'ABBAYE DE VILLERS

Cent et une nouvelles nouvelles, recueil de récits licencieux racontés par lui et les seigneurs de son entourage. Le château de Genappe fut détruit en 1672 par ordre du gouverneur général comte de Monterey. Le village voisin de *Baisy* s'enorgueillit d'avoir vu naître Godefroid de Bouillon, le chef de la première croisade et le premier roi franc de Jérusalem. Le hameau de *Quatre-Bras* emprunte son illustration à des temps plus modernes. Le corps du général Ney et les troupes anglo-belges s'y livrèrent un combat dans lequel périt le duc de Brunswick (16 juin 1815).

Longtemps célèbre par son antique chapitre de chanoinesses nobles, fondé vers 645 par sainte Itte, femme de Pépin de Landen, et par sa fille Gertrude, la ville de *Nivelles* (7,844 hab.) révère encore cette dernière, dont les bienfaits ont enrichi son hôpital. L'abbaye de Nivelles était composée d'un double chapitre de trente-six chanoines et de quarante-deux chanoinesses ; une abbesse était la directrice de la communauté entière. Autrefois elle recevait son investiture de l'empereur lui-même, mais les ducs de Brabant, avoués du chapitre, obtinrent l'exercice de cette prérogative, et, après s'être créé un parti puissant dans la ville, y réduisirent l'autorité de l'abbesse à fort peu de chose. Déjà en 1040 on se plaignait du tort causé à l'abbaye par le comte de Louvain, Lambert, et on accusait les habitants d'être une race féroce et opiniâtre. En 1046 l'église fut incendiée ; elle fut réparée et consacrée en 1048 par le pape Léon IX ; l'empereur voulut assister à cette cérémonie et porter sur ses épaules les reliques de la sainte. Le bel édifice qui sert aujourd'hui de paroisse date de cette époque ; il est sans contredit un des monuments de la Belgique les plus remarquables par leur antiquité, leur éten-

due et leur architecture. C'est un vaste vaisseau à trois nefs, éclairé par des fenêtres cintrées. Sa tour massive, construite en pierres énormes et surmontée d'une haute flèche en bois, contient un beau carillon. A côté de cette grande tour en est une autre plus petite, sur laquelle on voit Jean de Nivelles, statue en cuivre d'un homme armé qui frappe les demi-heures. L'intérieur de l'église, qu'on a entièrement restauré au siècle dernier, contient plusieurs tableaux, entre autres une Sainte Cécile de Crayer; des mausolées parmi lesquels on remarque celui d'Albert-François de Trazegnies, prévôt de Nivelles, et de son frère, prévôt de Saint-Pierre, à Louvain; deux chaires, l'une en bois, représentant Élie dans le désert; l'autre en marbre, représentant la Samaritaine, toutes deux du sculpteur Delvaux, à qui l'on doit aussi les statues des apôtres saint Pierre, saint Paul, saint Jacques et saint André. La châsse dans laquelle on conserve le corps de sainte Gertrude est un bel ouvrage de ciselure gothique. A côté de l'église est un vieux cloître dont la construction remonte aussi au XI^e^ siècle. Il y a encore à Nivelles quelques autres églises; celles de Saint-Nicolas et du Saint-Sépulcre renferment des tableaux.

La ville de Nivelles, dont les alentours vers l'est étaient encore couverts de bois en 1147, avait déjà une population et une étendue assez considérable en 1220, car on partagea à cette époque son territoire en onze paroisses, en partie supprimées plus tard. La fabrique de toiles fines connues sous le nom de batistes était florissante à Nivelles depuis longtemps; en 1647, une émeute suscitée par les ouvriers lui porta un coup funeste; Valenciennes, Cambrai et Douai profitèrent de l'émigration des fabricants. Aujourd'hui l'in-

NIVELLES.

dustrie de la localité se réduit à peu de chose. Cependant la ville est généralement bien bâtie et l'aspect en est riant. Le coup d'œil qu'offre la promenade publique dite de la Dodaine est on ne peut plus gracieux. Un des meilleurs musiciens du XV^e^ siècle, Jean le Teinturier, naquit à Nivelles.

Près la route de Nivelles à Hal, route ouverte depuis quelques années seulement, est le village de *Braine-le-Château*. On y voit un manoir appartenant à la famille de Robiano, et, sur la place, un des rares piloris qui ont échappé à la haine des Français pour tout ce qui rappelait les temps du moyen âge. Ce pilori, en pierre, remonte à la fin du XV^e^ siècle. Il est peu de places plus pittoresques que le centre de ce village avec son pilori gothique, les vieux arbres qui le couvrent à moitié de leur feuillage, le clocher de la paroisse qui s'élève au-dessus des maisons, la vieille habitation bâtie au côté opposé, et les tours du château que le jardin seigneurial dérobe en partie à la vue. Près de la même route et sur le territoire de Hal, est l'imposante tour d'*Esschembeek* ou *Escaubecq*, appartenant à M. de Burtin et remontant au moins au XIV^e^ siècle, spécimen curieux et bien conservé de l'architecture de cette époque. C'est un massif de pierres, à peine éclairé par de rares embrasures, cachant sa base dans une pièce d'eau et élevant avec fierté son couronnement crénelé.